

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Jafar Panahi

Scénario : Jafar Panahi

Image : Amin Jafari

Son : Abdoreza Heidari

Montage : Amir Etminan

Production : Jafar

Panahi, Philippe Martin

avec

Vahid Mobasseri,
Maryam Afshari,
Ebrahim Azizi

SEMAINE DU 15 AU 21 OCTOBRE

deux pianos

Arnaud Desplechin

Mathias Vogler rentre en France après un long exil. La mentore de sa jeunesse, Elena, souhaite qu'il donne une série de concerts au piano à ses côtés à l'Auditorium de Lyon. Mais dès son retour, une rencontre avec un enfant qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, son double, plonge Mathias dans une frénésie qui menace de le faire sombrer, et le mènera à Claude : son amour de jeunesse.

touch – nos étreintes passées

Baltasar Kormákur

Au crépuscule de sa vie, Kristofer, un islandais de 73 ans, se met en tête de retrouver la trace de Miko, son amour de jeunesse. Il s'envole alors pour Londres, à la recherche de ce petit restaurant japonais où ils se sont rencontrés cinquante ans plus tôt. Kristofer l'ignore, mais sa quête, à mesure que les souvenirs refont surface, va le mener jusqu'au bout du monde.

FILMOGRAPHIE SELECTIVE

Jafar Panahi

2022 : Aucun ours
2018 : Trois visages
2015 : Taxi Teheran
2006 : Hors jeu
2000 : Le Cercle
1995 : Le Ballon blanc

TANDEM

Cinéma, Salle Paul Desmarests



un simple accident Jafar Panahi

2025, Iran, France, Luxembourg, 1h42

09 71 00 5678 | tandem-arrasdouai.eu



2025

2026

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR JAFAR PANAHI

Que s'est-il passé pour vous depuis *Aucun ours*, votre film de 2022 ?

Comme cinéaste, je suis entré dans une nouvelle période. Depuis mes débuts avec *Le Ballon blanc* en 1995 jusqu'à *Hors jeu*, j'ai travaillé en me consacrant à mes problèmes de réalisateur. Il y avait des pressions bien sûr, mais je pouvais me concentrer sur les solutions concernant mes films. Après ma première arrestation, en 2010, et la condamnation qui m'interdisait de filmer et de voyager, je me suis focalisé sur ma propre situation. Alors qu'avant ma caméra était tournée vers l'extérieur, à partir de ce moment elle a été tournée vers l'intérieur, vers ce que je vivais, et qui se traduit par ce que j'ai réalisé, de *Ceci n'est pas un film* à *Aucun ours*. Mais à présent que ces restrictions ont été levées, j'ai senti que je devais me retourner vers l'extérieur, mais d'une manière nouvelle, marquée par l'expérience de toutes ces années, et aussi par mon deuxième séjour en prison, de juillet 2022 à février 2023. Donc ma caméra a panoté vers l'extérieur à nouveau, mais avec un point de vue différent de celui de la première période.

Vos deux passages par la prison scandent donc ces évolutions ?

Oui, mais pas de la même manière. Pendant ma première incarcération, j'étais à l'isolement pendant 15 jours et le reste du temps avec deux ou trois personnes.

Je n'ai pratiquement vu personne, alors que pendant la deuxième, j'étais parmi de nombreux autres prisonniers. Il s'agissait de gens très différents, avec qui j'ai eu beaucoup d'échanges durant ces sept mois d'enfermement. Quand j'ai été libéré après ma grève de la faim, j'étais perdu dehors, je ne savais pas comment réagir, comment me situer. J'étais déchiré entre le soulagement d'être sorti et l'attachement à ceux qui étaient restés derrière les murs. Et cette tension est restée, je ne pouvais pas m'en défaire.

Lorsque vous dites que les restrictions ont été levées, est-ce officiel ?

Oui, le jugement qui m'interdisait de filmer, écrire, répondre à des interviews et de voyager a été abrogé. Même si dans les faits je reste en marge : il n'y aurait par exemple aucun sens à soumettre le scénario de ce film à l'approbation des autorités, donc je suis obligé de continuer à travailler hors du système.

Peut-on dire que *Un simple accident* est directement né de votre deuxième emprisonnement ?

Absolument. Depuis le début, mes films concernent ce qui se passe dans la société, dans l'environnement dans lequel je vis. Donc évidemment, quand on m'enferme durant sept mois dans ce milieu très particulier qu'est la prison, cela va se retrouver dans le cinéma que je ferai.

Déjà, lors de ma première arrestation, en 2010, mon interrogateur me disait : « mais pourquoi faites-vous ces films-là ? », je lui répondais que je fais des films en fonction de ce que je vis, et je lui disais que donc, ce que j'étais en train de vivre se retrouverait forcément d'une manière ou d'une autre dans un film. Et c'est ce qui s'est produit dans *Taxi Téhéran* à travers la conversation avec l'avocate Nasrin Sotoudeh. Mais la deuxième expérience de la prison m'a changé encore plus profondément. En sortant, je me suis senti obligé de faire un film aussi pour ceux que j'avais rencontrés en cellule. Je leur devais ce film-là. J'en parle à partir de mon expérience personnelle, mais cette expérience est synchrone de ce qui s'est passé simultanément dans la société iranienne en général, avec la révolution Femme-Vie-Liberté à partir de l'automne 2022. Énormément de choses ont changé au cours de cette période.

Vous allez donc venir à Cannes. Mais y a-t-il un risque que vous ne puissiez pas retourner ensuite en Iran ?

Je n'y pense même pas. Je ne peux vivre nulle part ailleurs. Beaucoup de mes compatriotes ont choisi d'émigrer, ou y ont été contraints. Je n'en suis pas capable, je n'ai pas assez de courage pour ça ! Je suis inapte à vivre en dehors de l'Iran. On verra bien. De toute façon, il fallait que je fasse ce film, je l'ai fait, et j'en assume les conséquences quelles qu'elles soient.